

## *Douleur et intersubjectivité dans Adolphe de Benjamin Constant*

Leblanc, André, Université de Skövde

Classicisme et lumières

Dans la quête des sources du malaise profond qui parcourt toute l'oeuvre de Benjamin Constant, on ne peut qu'être frappé par la place qu'occupe la douleur dans les préoccupations de cet auteur. *Adolphe* constitue à ce titre un bon exemple de ce phénomène, mais pour en rendre compte convenablement, il convient de l'examiner dans ses rapports avec la mauvaise conscience tant ces deux sentiments sont interchangeable et entretiennent des liens de cause à effet. Après avoir déterminé les modalités selon lesquelles douleur et mauvaise conscience se conjuguent, il est vite apparu que la douleur modelait l'intersubjectivité par le recours à des thèmes proches comme la pitié et la compassion, voire la cruauté et la tyrannie. Cette configuration complexe de la douleur n'a bien souvent pas été prise en compte par la critique qui s'est souvent servi d'*Adolphe* pour porter un jugement moral sur Constant alors qu'il aurait été plus judicieux de tenter de déceler les enjeux de la douleur non seulement pour le narrateur et son amante, mais aussi pour le lecteur.

Dans la quête des sources du malaise profond qui parcourt toute l'oeuvre de Benjamin Constant, on ne peut qu'être frappé par la place qu'occupe la douleur dans les préoccupations de cet auteur. Nombre de réflexions théoriques à propos de la douleur se retrouvent dans les différents écrits sur la religion, mais le thème de la souffrance est aussi repris dans les écrits intimes et les oeuvres de fiction pour y exprimer le malaise ressenti par la douleur causée à autrui. *Adolphe* offre un excellent exemple d'exposition de la douleur dans la mesure où elle constitue la trame principale du récit. S'y trouvent aussi des enjeux nombreux et d'importance, mais difficiles à percevoir en raison de la grande charge émotive imprégnant les relations d'Adolphe et d'Ellénore et de la structure narrative particulière à cette oeuvre. Pour nous aider à déterminer les enjeux de la douleur, il sera dans un premier temps utile d'en examiner les manifestations dans ses relations avec la mauvaise conscience qui taraude le narrateur tout au long du récit. S'attacher à percevoir les liens entre ces deux sentiments n'est en rien arbitraire dans la mesure où ils s'imbriquent dans une causalité réciproque.

## **La Douleur comme cause de la mauvaise conscience**

Deux remarques préliminaires s'imposent dès lors qu'il s'agit de replacer le thème de la douleur dans le contexte de l'expression de la mauvaise conscience. En premier lieu, l'apparition presque concomitante de termes appartenant aux différents champs affiliés à la douleur (outre ceux de cette dernière, ceux de la violence et de la pitié) et de ceux de la mauvaise conscience au chapitre IV marque combien la douleur et la mauvaise conscience sont liés dans *Adolphe*. Certes, on pourrait opposer le fait que n'ont été pris en compte dans l'étude du vocabulaire que les passages où s'exprime de près ou de loin la mauvaise conscience et que dès lors la simultanéité des termes doloristes avec les vocables culpabilisants va de soi, mais le fait est que les trois premiers chapitres du roman ne comportent que fort peu d'expressions se rapportant à la souffrance alors qu'ils se retrouvent en grand nombre au chapitre IV dans les citations où se révèle pour la première fois la mauvaise conscience.

Secondement, et par suite de ce qui vient d'être relevé, la douleur non seulement accompagne les termes de la mauvaise conscience, mais parfois la remplace. Ce phénomène s'inscrit d'ailleurs dans la tendance suivant laquelle la mauvaise conscience ne s'exprime jamais en tant que telle et toujours de manière détournée. La première manifestation de la mauvaise conscience pour montrer les caractéristiques du remords offre un bon exemple de ce trait :

Dès que je voyais sur son visage une expression de douleur, sa volonté devenait la mienne: je n'étais à mon aise que lorsqu'elle était contente de moi. Lorsqu'en insistant sur la nécessité de m'éloigner pour quelques instants, j'étais parvenu à la quitter, l'image de la peine que je lui avais causée me suivait partout. Il me prenait une fièvre de remords qui redoublait à chaque minute, et qui enfin devenait irrésistible; je volais vers elle, je me faisais une fête de la consoler, de l'apaiser. Mais à mesure que je m'approchais de sa demeure, un sentiment d'humeur contre cet empire bizarre se mêlait à mes autres sentiments. (Constant, 1957, p. 34)

La douleur dont il s'agit ici concerne au premier chef celle d'Ellénore qui a une influence directe sur les agissements du narrateur qui à son tour, et sans que cela soit dit, souffre de la souffrance de son amante. C'est bien ce qu'il faut comprendre lorsqu'Adolphe déclare que *sa volonté devenait la [s]ienne, qu'il n'étais[t] à [s]on aise que lorsqu'elle était contente de [lui]*. La douleur de sa maîtresse est instillée en lui à tel point qu'elle culmine en une *fièvre de remords*. Or non seulement cette fièvre est-elle l'expression de la douleur du narrateur, mais aussi celle de sa mauvaise conscience. La contrainte éprouvée par lui face à la douleur de l'autre constitue au même titre une douleur pour lui-même et qui n'est qu'une autre façon de dire qu'il se sent coupable. A noter que parmi les conséquences de la mauvaise conscience dans l'esprit d'Adolphe, en plus de la pitié (*consoler, apaiser*) elle provoque la révolte (*sentiment d'humeur*), révolte dont le temps est aussi une des causes, car *à mesure qu'[il] s'approchai[t] de sa demeure*, il sent son malaise augmenter.

Ce premier passage où s'exprime clairement la mauvaise conscience est la conséquence des développements énoncés au début du chapitre IV sur le rapide désenchantement qui a suivi la jouissance de la passion (« Charme de l'amour, qui pourrait vous peindre ! » (Constant, 1957, p. 33). Auparavant, les trois premiers chapitres ont été consacrés à l'exposition du caractère et de la situation du narrateur ainsi qu'à la conquête d'Ellénore. Après ce récit rapide et concis où aucune ombre au bonheur d'aimer n'est discernable, un premier coup à l'entente conjugale est porté par l'absence du comte de P\*\*\* annoncée au deuxième alinéa du chapitre, absence qui entraîne un surcroît d'attention et augmente la demande de tendresse de la part d'Ellénore, ce qui provoque cette réaction immédiate d'Adolphe :

Mais cependant les intérêts de la vie commune ne se laissent pas plier arbitrairement à tous nos désirs. Il m'était quelquefois incommode d'avoir tous mes pas marqués d'avance et tous mes moments ainsi comptés. (Constant, 1957, p. 33)

Un malaise naît, qui est l'expression de la gêne d'Adolphe et de la crainte de compromettre son amante. Du coup, l'amour chez lui a disparu :

Ellénore était sans doute un vif plaisir dans mon existence, mais elle n'était plus un but : elle était devenue un lien. (Constant, 1957, p. 34)

Dans ces conditions, puisque le mouvement du cœur est terminé, la lassitude, mais aussi un étrange sentiment de pitié, nouveau visage de l'amour mort, peuvent trouver une expression dans le roman.

La douleur de l'autre engendre donc la mauvaise conscience chez Adolphe, mauvaise conscience qui peut s'exprimer aussi par la douleur du narrateur dont la conduite est contrainte. Cela se vérifie ailleurs dans le roman quoique sur un mode différent que celui du premier exemple qui vient d'être cité. Dans celui-ci, la mauvaise conscience avait été causée directement par l'appréhension de la douleur physique d'Ellénore, alors que dans les deux passages qui vont être présentés, c'est la virtualité de la souffrance morale de son amante qui fera pâtir Adolphe. Le premier passage, assez long, est tiré du chapitre VIII :

C'est ici surtout, je le sens, que l'on m'accusera de faiblesse. Je voulais être libre, et je le pouvais avec l'approbation générale ; je le devais peut-être : la conduite d'Ellénore m'y autorisait et semblait m'y contraindre. Mais ne savais-je pas que cette conduite était mon ouvrage ? Ne savais-je pas qu'Ellénore, au fond de son cœur, n'avait pas cessé de m'aimer ? Pouvais-je la punir des imprudences que je lui faisais commettre, et, froidement hypocrite, chercher un prétexte dans ces imprudences pour l'abandonner sans pitié ?

Certes, je ne veux point m'excuser, je me condamne plus sévèrement qu'un autre peut-être ne le ferait à ma place ; mais je puis au moins me rendre ici ce solennel témoignage, que je n'ai jamais agi par calcul, et que j'ai toujours été dirigé par des sentiments vrais et naturels. Comment se fait-il qu'avec ces sentiments je n'aie fait si longtemps que mon malheur et celui des autres ? (Constant, 1957, p. 66)

Pour bien comprendre ce passage représentatif du rôle de la douleur, il faut rappeler qu'il fait partie d'un plus long passage encore qui a été supprimé jusqu'à l'édition de 1824. Il s'agit d'un épisode où le narrateur raconte la mascarade d'Ellénore qui reçoit les avances de plusieurs prétendants en faisant la coquette. Benjamin Constant a supprimé ce passage pour ne pas offusquer M<sup>me</sup> de Staël dont la manière d'agir envers lui s'y devinait trop clairement. La citation qui en est extraite vient après la relation des événements que cette attitude provoque : la jalousie, la joie, l'espérance, puis le désespoir d'Ellénore face à l'attitude ambiguë et silencieuse d'Adolphe. La mauvaise conscience s'exprime par l'impression que provoque la douleur de l'amante : *Pouvais-je la punir des imprudences que je lui faisais commettre, et, froidement hypocrite, chercher un prétexte dans ces imprudences pour l'abandonner sans pitié ?* La prise de conscience de ses responsabilités se confond chez le narrateur avec une auto-accusation : *Certes, je ne veux point m'excuser, je me condamne plus sévèrement qu'un autre peut-être ne le ferait à ma place.* A noter, à propos d'auto-accusation, le rôle joué par l'instance juridique : *C'est ici surtout, je le sens, que l'on m'accusera de*

*faiblesse*. L'atmosphère judiciaire imprègne le récit : Adolphe est devant un tribunal dont le lecteur est le juge. Toutefois ce qu'il importe de retenir est la sensibilité, l'attention extrême que prête le narrateur à la possible douleur morale d'Ellénore. Cette réceptivité à la souffrance se retrouve aussi à l'œuvre dans l'autre passage en réaction à des paroles pleines de sous-entendus perfides du baron de T\*\*\* qui, en conviant Adolphe à une fête qu'il donnait en l'honneur de son maître, lui déclare :

Vous y rencontrerez (...) les plus jolies femmes de Pologne : vous n'y trouverez pas, il est vrai, celle que vous aimez ; j'en suis fâché, mais il y a des femmes que l'on ne voit que chez elles. (Constant, 1957, p. 69)

Ce qui provoque la réaction outrée d'Adolphe :

Je fus péniblement affecté de cette phrase, je gardai le silence, mais je me reprochais intérieurement de ne pas défendre Ellénore, qui, si l'on m'eût attaqué en sa présence, m'aurait si vivement défendu. (Constant, 1957, p. 69)

La mauvaise conscience d'Adolphe se traduit par un reproche d'ingratitude envers lui-même : *je me reprochais intérieurement de ne pas défendre Ellénore*. Il craint la douleur de son amante, mais cette douleur n'est pas tangible : elle se situe dans l'ordre mental et, qui plus est, n'est que virtuelle. On ne peut manquer de s'étonner de la paralysie totale d'Adolphe devant une douleur morale, seulement imaginaire.

Les trois passages qui viennent d'être présentés ont tous pour origine la douleur physique ou morale, réelle ou éventuelle, d'Ellénore. A chaque fois, la mauvaise conscience d'Adolphe a été provoquée par cette souffrance de l'amante. Il vaut maintenant la peine de signaler une occurrence où la douleur d'Adolphe entre autant en ligne de compte que celle de sa maîtresse. Après qu'elle lui eut annoncé qu'elle renonçait à la fortune que le comte de P\*\*\* lui offrait, Adolphe réagit de la manière suivante :

J'étais touché, mais au désespoir du nouveau sacrifice que me faisait Ellénore. Je n'osai toutefois lui rien objecter : mes tentatives en ce sens avaient toujours été tellement infructueuses ! Je m'éloignai pour réfléchir au parti que j'avais à prendre. Il m'était clair que nos liens devaient se rompre. Ils étaient douloureux pour moi, ils lui devenaient nuisibles ; j'étais le seul obstacle à ce qu'elle retrouvât un état convenable et la considération, qui, dans le monde, suit tôt ou tard l'opulence ; j'étais la seule barrière entre elle et ses enfants : je n'avais plus d'excuse à mes propres yeux. Lui céder dans cette circonstance n'était plus de la générosité, mais une coupable faiblesse. (Constant, 1957, p. 49)

Aveu d'impuissance ? Aveu de lâcheté ? Sans doute. Mais la douleur d'Adolphe cette fois-ci entre en ligne de compte au même titre que celle d'Ellénore. La douleur ressentie par lui : *j'étais touché, mais au désespoir* provoque chez lui une volonté de rupture qui est aussi

provoquée par la douleur, ou plutôt la situation difficile d'Ellénore. Alors l'utilisation du terme *coupable faiblesse* trouve sa justification dans le fait que cette faiblesse entraînerait des conséquences douloureuses et nuisibles pour Ellénore, amplifiant d'autant la mauvaise conscience d'Adolphe.

## 2- La Douleur comme mauvaise conscience

Les exemples étudiés plus haut montraient toujours que lorsque la douleur entrait en jeu, le plus souvent comme cause de la mauvaise conscience d'Adolphe, elle désignait la souffrance éprouvée par Ellénore. Pourtant, dans les passages où les termes de la mauvaise conscience n'existent pas, la douleur peut être quelquefois l'attribut d'Adolphe et, de plus, se substituer au concept de mauvaise conscience. Un bel exemple de cette substitution se rencontre dans la citation suivante :

J'avais souffert deux heures loin d'elle de l'idée qu'elle souffrait loin de moi : je souffrais deux heures près d'elle avant de pouvoir l'apaiser. (Constant, 1957, p. 35)

Seule la première partie de cette phrase répond à l'hypothèse avancée ; la souffrance d'Ellénore fait souffrir Adolphe car il craint de l'abandonner trop longtemps, ce qui revient à dire que la souffrance du héros se confond avec sa mauvaise conscience. De plus, le principe de la douleur d'Ellénore comme cause de la mauvaise conscience d'Adolphe est ici encore valide. En revanche, dans la deuxième partie de la citation, si le héros souffre, ce n'est plus de se sentir coupable, mais de s'épuiser à consoler et à prendre en pitié son amante.

La douleur, dans les passages où les termes de la mauvaise conscience sont absents, occasionne toujours une réaction culpabilisante, mais dévoile aussi un autre pan de la conscience du héros. Ainsi, dans l'extrait suivant, le narrateur se trouve pris au dépourvu devant les larmes de son amante :

Je voulus combattre sa résolution [demander six mois de sursis à son père pour rester auprès d'elle] ; mais elle pleurait si amèrement, elle était si tremblante, ses traits portaient l'empreinte d'une souffrance si déchirante que je ne pus continuer. Je me jetai à ses pieds, je la serrai dans mes bras, je l'assurai de mon amour, et je sortis pour aller écrire à mon père. J'écrivis en effet avec le mouvement que la douleur d'Ellénore m'avait inspiré. (Constant, 1957, p. 36)

S'il n'y a pas de termes de la mauvaise conscience dans cette citation, du moins s'exprime-t-elle parfaitement par ces simples mots : *Je ne pus continuer*. Simples mots qui sont un aveu de faiblesse et de démission face à la souffrance de l'autre. A dire vrai, la mauvaise conscience s'exprime alors non pas par des mots, mais par ses effets : la paralysie

culpabilisante qui se retrouvera dans d'autres endroits du récit. C'est ainsi qu'un autre bel exemple de cette mauvaise conscience confondue avec la contrainte imposée par la douleur physique de l'amante se rencontre au moment où il lui fait part des ennuis que lui cause la prolongation de son séjour auprès d'elle :

Je me plaignis de ma vie contrainte, de ma jeunesse consumée dans l'inaction, du despotisme qu'elle exerçait sur toutes mes démarches. En parlant ainsi, je vis son visage couvert tout à coup de pleurs: je m'arrêtai, je revins sur mes pas, je désavouai, j'expliquai. Nous nous embrassâmes: mais un premier coup était porté, une première barrière était franchie. Nous avons prononcé tous deux des mots irréparables; nous pouvions nous taire, mais non les oublier. (Constant, 1957, p. 37)

Cette fois-ci, il suffit de quelques paroles remplies de révolte contre la lassitude amoureuse et la contrainte qui hypothèque son avenir pour déclencher une réaction larmoyante chez son amante. Dès lors, Adolphe se sent coupable car il désavoue ses paroles: *je m'arrêtai, je revins sur mes pas, je désavouai, j'expliquai*. Ainsi, la mauvaise conscience s'exprime par des verbes de paroles et d'action. Tout d'abord un mouvement d'arrêt (*Je m'arrêtai*), puis un mouvement de retour (*je revins sur mes pas*) suivi par un désaveu des paroles prononcées malencontreusement (*je désavouai*) et enfin une explication en forme de reddition dictée par la pitié (*j'expliquai*). Outre le trait relevé plus haut selon lequel la mauvaise conscience se manifeste quelquefois plus par ses effets que par des mots, ces deux passages montrant l'influence de la douleur d'Ellénore sur la mauvaise conscience d'Adolphe mènent à la conclusion que lorsque celle-ci ne peut s'exprimer par des termes propres à son champ lexical, elle dévoile en plus la faiblesse de caractère du héros.

De même que la mauvaise conscience, comme il a été indiqué plus haut à propos des passages où coexistent les termes du champ de la mauvaise conscience avec ceux de la douleur, n'est pas seulement produit par la souffrance physique d'Ellénore, ses larmes et ses pleurs, mais aussi par sa douleur morale, voire seulement la virtualité de cette douleur, les extraits du roman exempts de termes de la mauvaise conscience mais l'exprimant par des termes doloristes montrent la même sensibilité d'Adolphe que d'aucuns pourraient qualifier de faiblesse morale. Deux exemples viendront illustrer ce fait. Dans le premier cas, après avoir promis à sa maîtresse de la revoir après deux mois d'absence, Adolphe est forcé d'avouer son attachement pour elle en ces termes :

Quel engagement n'aurais-je pas pris dans un moment où je la voyais lutter contre elle-même et contenir sa douleur ! Elle aurait pu exiger de moi de ne pas la quitter, je savais au fond de mon âme que ses larmes n'auraient pas été désobéies. J'étais reconnaissant de ce qu'elle n'exerçait pas sa puissance ; il me semblait que je l'en aimais mieux. Moi-même, d'ailleurs, je ne me séparais pas sans un vif regret d'un être qui m'était si uniquement dévoué. (Constant, 1957, p. 43)

*Elle aurait pu exiger de moi de ne pas la quitter ; je savais au fond de mon âme que ses larmes n'auraient pas été désobéies.* On ne peut trouver meilleure illustration de la peur qu'inspire au héros la possibilité d'une souffrance de sa compagne causée par ses actes, peur qui n'est autre chose que de la mauvaise conscience. De plus, on trouve dans ce passage une reconnaissance explicite de l'ascendant d'Ellénore sur Adolphe : *J'étais reconnaissant de ce qu'elle n'exerçait pas sa puissance.* Cette reconnaissance n'est qu'un nouvel aveu de faiblesse.

En second lieu, au cours de la longue errance dans la campagne au chapitre VII, après avoir exprimé d'amers regrets sur sa jeunesse consumée dans l'inaction et sentant la révolte gronder en lui, Adolphe doit pourtant s'avouer ceci :

Si je voulais ressaisir mon courage, me dire que l'époque de l'activité n'était pas encore passée, l'image d'Ellénore s'élevait devant moi comme un fantôme, et le repoussait dans le néant ; je ressentais contre elle des accès de fureur, et, par un mélange bizarre, cette fureur ne diminuait en rien la terreur que m'inspirait l'idée de l'affliger. (Constant, 1957, p. 57)

Encore un exemple de démission et de faiblesse où la crainte, même la seule idée de faire du mal, de causer une douleur morale à Ellénore, côtoie la révolte. Il serait possible d'aller plus loin : la mauvaise conscience qui fait prendre en pitié son amante souffrante coexiste dans l'esprit du héros avec la haine qu'il éprouve pour elle.

Enfin, il est digne d'intérêt de noter que vers la fin du roman, la douleur ne cause pas seulement une mauvaise conscience liée au comportement du narrateur, mais qu'elle entraîne aussi une mauvaise conscience liée à la mort de l'amante. C'est ainsi qu'à la fin du chapitre VIII, après la mascarade d'Ellénore dont nous avons parlé plus haut, suit une dispute très vive qui rendit la vie extrêmement difficile aux deux amants :

La vérité se fit jour de toutes parts, et j'empruntai, pour me faire entendre, les expressions les plus dures et les plus impitoyables. Je ne m'arrêtais que lorsque je voyais Ellénore dans les larmes, et ses larmes mêmes n'étaient qu'une lave brûlante qui, tombant goutte à goutte sur mon cœur, m'arrachait des cris, sans pouvoir m'arracher un désaveu. Ce fut alors que, plus d'une fois, je la vis se lever pâle et prophétique : « Adolphe, s'écriait-elle, vous ne savez pas le mal que vous faites, vous l'apprendrez un jour, vous l'apprendrez par moi, quand vous m'aurez précipitée dans la tombe. » Malheureux ! lorsqu'elle parlait ainsi, que ne m'y suis-je jeté moi-même avant elle ! (Constant, 1957, p. 67)

De fait, dans ce passage les deux types de mauvaise conscience coexistent. Tout d'abord, celle liée au comportement est perceptible par la cessation des récriminations d'Adolphe devant les larmes d'Ellénore, révélant de cette manière, une fois de plus, la faiblesse de son caractère : *Je ne m'arrêtais que lorsque je voyais Ellénore dans les larmes.*



D'autre part, des paroles prophétiques d'Ellénore forment le lien avec la mort de cette dernière, car elles engendrent une réaction du narrateur en tant qu'instance écrivante : *Malheureux ! lorsqu'elle parlait ainsi, que ne m'y suis-je jeté moi-même avant elle.* Cette dernière phrase avant la fin du chapitre, l'exclamation qui l'ouvre, la conjonction temporelle qui suit et qui institue une distance entre le temps de l'action et celui de la narration, l'imparfait employé pour désigner le temps de l'élocution d'Ellénore, tout cela marque un éloignement narratif par rapport au récit et marque d'une manière forte la mauvaise conscience causée par la mort.

Dans la dernière citation qui sera présentée, seule la mauvaise conscience liée à la mort est exprimée. Alors que son amante agonise, Adolphe s'enfonce dans le désespoir et décrit sa solitude avec des accents qui peuvent déjà annoncer le vide existentiel exploité par plusieurs écrivains du XX<sup>e</sup> siècle:

J'avais brisé l'être qui m'aimait ; j'avais brisé ce cœur, compagnon du mien, qui avait persisté à se dévouer à moi, dans sa tendresse infatigable ; déjà l'isolement m'atteignait. Ellénore respirait encore, mais je ne pouvais déjà plus lui confier mes pensées ; j'étais seul sur la terre ; je ne vivais plus dans cette atmosphère d'amour qu'elle répandait autour de moi ; l'air que je respirais me paraissait plus rude, les visages des hommes que je rencontrais plus indifférents ; toute la nature semblait me dire que j'allais à jamais cesser d'être aimé. (Constant, 1957, pp. 76-77)

Dans ce passage pathétique, la distance entre le narrateur et le héros est annihilée. Le protagoniste ressent ici le même état d'âme qui poussera à l'écriture du récit. Le temps de l'action et le temps de la narration correspondent. Par le fait même, le rapport à la douleur s'en trouve modifié. Il ne s'agit plus d'une réaction de contrainte ou de paralysie devant les larmes ou la souffrance morale d'autrui, mais d'une réaction attristée et traduisant le caractère presque métaphysique de la solitude qui entoure Adolphe.

En résumé, que la douleur s'exprime conjointement avec la mauvaise conscience, ou qu'elle la manifeste à sa place, son rôle comme cause de la mauvaise conscience est maintenant clairement établi. Reste à déterminer quelles sont les implications de ce thème sur les relations entre les protagonistes.

### **3- La Douleur comme connaissance de soi et de l'autre**

Il ressort de l'analyse qui vient d'être faite que la douleur ne touche pas seulement Ellénore, mais aussi tout autant son amant car elle engendre un malaise profond qui le paralyse. Certes, l'amante passe objectivement pour la victime tout au long du récit puisque ce sont ses souffrances répétées et causées par l'indécision d'Adolphe qui auront raison de sa

vie. Toutefois, ne voir dans les motifs du narrateur qu'une coupable compassion serait négliger bien des aspects du personnage. Bien entendu, ne lit-on pas dans la préface qu' « un être qui souffre parce qu'il aime est sacré » (Constant, 1957, p. 7) ? Ne constate-t-on pas presque à chaque page le désarroi d'Adolphe devant le mal qu'il a pu faire à sa maîtresse ? Et, conformément au précepte liminaire, ne conclut-on pas de ce drame dans la Réponse de l'éditeur que

la grande question dans la vie, c'est la douleur que l'on cause, et (que) la métaphysique la plus ingénieuse ne justifie pas l'homme qui a déchiré le cœur qui l'aimait (Constant, 1957, pp. 82-83)?

Mais si l'on prend la peine d'examiner d'un peu plus près les mobiles invoqués par Ellénore pour retenir Adolphe, il tombe sous le sens que la douleur était la chose la mieux partagée entre les deux amants, bien que ressentie d'une façon différente, sous forme de désespoir et d'amertume pour elle, sous forme d'irritation et de mauvaise conscience pour lui. Dès qu'elle le peut, Ellénore ne manque pas de culpabiliser Adolphe et de le faire souffrir à sa façon: lorsqu'elle décide de ne pas aller retrouver son père qui lui réserve sa fortune en Pologne, elle rejette le blâme de sa décision sur son amant:

s'il y a dans ma résolution quelque chose de dur, c'est à vous, Adolphe, que vous devez vous en prendre. (Constant, 1957, p. 51)

Si d'ailleurs il voulait s'éloigner d'elle, elle le suivrait, provoquant ainsi un «nouveau sacrifice» (Constant, 1957, p. 52), ce qui ne peut que l'enchaîner davantage à elle, car si

elle [lui] avait tout sacrifié, fortune, enfants, réputation; elle n'exigeait d'autre prix de ses sacrifices que de [l]'attendre comme une humble esclave. (Constant, 1957, p. 45)

Or, se vanter de tout sacrifier ainsi n'est pas le fait d'une humble esclave, mais plutôt celui d'un despote. En se présentant en victime de la froideur et de l'irrésolution d'Adolphe, Ellénore acquiert un pouvoir considérable qu'elle exercera jusqu'après la mort puisque comme il vient d'être rappelé, elle en fait porter nommément le fardeau sur son amant.

Toutes ces accusations plus ou moins détournées ont dû le blesser autant qu'elle a été meurtrie par l'attitude de son amant. Sans retrancher quoi que ce soit à la cruauté du traitement que lui a infligé Adolphe, force est de constater qu'elle a joué à plein de sa propre douleur pour le manipuler. Si à n'en pas douter il est le bourreau objectif d'Ellénore, celle-ci l'a constamment soumis à une torture psychologique. Elle a compris tous les avantages

qu'elle pouvait soutirer de la souffrance de son amant lorsqu'elle causait sa mauvaise conscience. De son côté Adolphe, prisonnier d'un cercle vicieux généré par son irrésolution occasionnant chez Ellénore une souffrance dont le spectacle l'empêche de rompre leur relation, profite à sa manière de la situation, sans l'avouer ouvertement. Mais dans quel but prolongent-ils tous deux ce qu'Adolphe présente comme un calvaire qui dure depuis trois ans? S'ils se sont manipulés l'un l'autre par le biais de leur douleur réciproque, ce fut d'abord dans le but de prolonger leur relation. Alors qu'il est aisé de comprendre que c'est par amour qu'elle veut garder le plus longtemps possible son amant auprès d'elle en l'apitoyant sur son sort, les motivations d'Adolphe sont plus obscures. Est-ce vraiment la crainte de la douleur comme il le dit tant de fois, ou bien plutôt la vanité comme le constate le baron de T\*\*\* qui ne rate pas l'occasion de faire des remarques insidieuses lors de leur première rencontre?:

(...) il n'y a pas d'homme qui ne se soit, une fois dans sa vie, trouvé tiraillé par le désir de rompre une liaison inconcevable et la crainte d'affliger une femme qu'il avait aimée. L'inexpérience de la jeunesse fait que l'on s'exagère beaucoup les difficultés d'une position pareille; on se plaît à croire à la vérité de toutes ces démonstrations de douleur, qui remplacent, dans un sexe faible et emporté, tous les moyens de la force et tous ceux de la raison. Le cœur en souffre, mais l'amour-propre s'en applaudit; et tel homme qui pense de bonne foi s'immoler au désespoir qu'il a causé ne se sacrifie dans le fait qu'aux illusions de sa propre vanité. (Constant 1957, p. 55)

Adolphe a-t-il été subjugué par la crainte de faire du mal ou bien a-t-il fait preuve de fatuité masculine? La question suscite une controverse qui a des échos dans le texte lui-même, alors que la personne qui a bien connu les acteurs du drame et qui envoie une lettre à l'éditeur est d'une tout autre opinion que celle qui publie le texte dix ans après l'avoir reçu à Naples de la part de son hôte de Cerenza. D'un côté, le proche des protagonistes, pénétré de mansuétude face à l'ambiguïté du comportement d'Adolphe, déclare :

(...) vous verrez [Adolphe] dans bien des circonstances diverses, et toujours la victime de ce mélange d'égoïsme et de sensibilité qui se combinait en lui pour son malheur et celui des autres; prévoyant le mal avant de le faire, et reculant avec désespoir après l'avoir fait; puni de ses qualités plus encore que de ses défauts, parce que ses qualités prenaient leur source dans ses émotions, et non dans ses principes; tour à tour le plus dévoué et le plus dur des hommes, mais ayant toujours fini par la dureté, après avoir commencé par le dévouement, et n'ayant ainsi laissé de traces que de ses torts. (Constant, 1957, p. 82)

De l'autre, opposé à cette analyse d'un esprit assez indulgent, le point de vue de l'éditeur qui n'hésite pas à rejeter le blâme du malheur sur la propre vanité du protagoniste:

(...) je n'appelle pas bonté cette pitié passagère qui ne subjugué point l'impatience, et ne l'empêche pas de rouvrir les blessures qu'un moment de regret avait fermées. (...) Je hais cette vanité qui s'occupe d'elle-même en racontant le mal qu'elle a fait, qui a la prétention de se faire plaindre en se décrivant, et qui, planant indestructible au milieu des ruines, s'analyse au lieu de se repentir. Je hais cette faiblesse qui s'en prend toujours

aux autres de sa propre impuissance, et qui ne voit pas que le mal n'est point dans ses alentours, mais qu'il est en elle. (Constant, 1957, pp. 82-83)

Assez curieusement, le débat entre pitié et vanité qui se trouve exposé dans l'œuvre même s'est déplacé dans la critique constantienne durant la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle, comme si les commentateurs parmi les plus éminents de Constant n'avaient pas vraiment pris en compte les textes annexes du roman. C'est ainsi que Charles Du Bos, après avoir rappelé que Constant n'a montré dans ce dernier que les aspects déplaisants de son caractère (sa lâcheté, sa faiblesse, son indécision) que la critique moraliste du XIX<sup>e</sup> siècle n'a pas manqué de lui appliquer et de lui reprocher, voit au contraire dans le tableau de ses propres torts la preuve de sa sincérité. Cette sincérité pousse Constant à porter un regard aussi sévère sur lui-même que sur les autres sans pour autant l'entraîner vers le mépris ou la misanthropie, mais au contraire vers une grande sensibilité. C'est d'ailleurs là que réside la plus haute qualité de Constant:

(...) la plus haute victoire que puisse remporter l'individu à l'état pur, et l'humaine grandeur de Constant, c'est que, tout individuel, il ait transcendé l'individu par son sentiment de l'existence d'autrui. (Du Bos, 1946, p. 111)

Parce que Constant est responsable de ses sentiments envers autrui, il sait qu'il peut faire souffrir les autres non seulement par ses mauvaises actions ou par ses maladresses, mais aussi, et surtout, par ses seules intentions néfastes de rupture ou par le sentiment d'ennui ou de gêne que peut lui inspirer l'autre:

La noblesse suprême de Constant, c'est d'inclure les *sentiments* dans ce domaine de la responsabilité qui n'inclut d'ordinaire que les actes (...), c'est, lorsqu'en lui le sentiment s'interrompt, décroît ou meurt, de s'éprouver non seulement responsable, mais coupable de ne plus sentir, avec la même acuité et le même remords que nous nous éprouvons responsables et coupables quand nous agissons mal. (Du Bos, 1946, p. 43-44)

Une autre conséquence de cette sensibilité à la douleur d'autrui est que la liberté qu'il pose pour lui-même n'est rien lorsqu'il s'aperçoit qu'elle accable l'autre :

(...) pour l'individualité de Constant, la liberté est tout ; pour son humanité, elle est moins que rien, puisque de façon inévitable, elle entraîne cette souffrance entre toutes constantienne qui consiste à souffrir de la souffrance de l'autre. (Du Bos, 1946, p. 215)

Il ne reste plus alors à Constant que le recours à la pitié qui s'exprime par l'amour pour autrui :

la grandeur dernière de Constant, c'est, ne pouvant parvenir à s'aimer lui-même, d'avoir toujours voulu parvenir à aimer les autres. (Du Bos, 1946, p. 50)

Ce panégyrique de Constant est contredit par Francis Jeanson qui entreprend un dénigrement total de Constant accusé de faiblesse. Et cette faiblesse n'est autre chose qu'une fuite devant la réalité. Pour prouver ce qu'il avance, Jeanson réfute les quatre excuses que Constant invoque dans son œuvre pour expliquer sa faiblesse. Tout d'abord, ce qui est appelé le "mal du siècle" a empêché Constant, comme ses contemporains, de jouir pleinement de l'existence, tant le vide intérieur qui régnait dans son âme lui interdisait de vouloir et de ressentir un sentiment dans sa plénitude. En deuxième lieu, le dédoublement propre à la personnalité de Constant est à l'origine de l'impuissance de la lucidité qui a si bien pressenti le "mal du siècle" : Constant a beau savoir que sa volonté est atone, c'est une autre partie de lui-même qui régit son comportement lâche et faible. Troisième excuse : la sincérité dont Constant se targue étant incompatible avec la mauvaise foi, il peut agir et penser comme il l'entend car la vertu de la sincérité qu'on lui reconnaît empêche qu'on l'accuse de lâcheté. Mais Jeanson en conclut que

par là, il se dérobe à la question fondamentale, celle de savoir si précisément sa sincérité elle-même, en tant qu'il admet la radicale impuissance, ne serait pas la manifestation essentielle de sa mauvaise foi. (Jeanson, 1948, p. 2130)

Enfin, dernière excuse, l'ennui dans lequel vit Constant et dont il se plaint sans cesse le rend indifférent à tout : que peut-on opposer à un pareil argument qui rend caduques toutes les raisons qu'on peut invoquer pour susciter l'action ? Cette dernière excuse, l'ennui, est la plus importante de toutes, tant par le nombre de fois que Constant y recourt dans ses différents écrits pour expliquer sa veulerie, que parce qu'elle est à l'origine de son attitude face à l'existence. L'indifférence absolue qui en résulte dispense Constant de prendre ses responsabilités face aux autres et à lui-même. Dès lors, il accuse une puissance extérieure de son malheur. Cette attitude est ainsi décrite par Jeanson :

Constant s'affecte d'ennui, et se dit ennuyé. Il se fait victime, et désigne au dehors son bourreau. Il s'emprisonne savamment et rage contre d'imaginaires geôliers. Toute sa vie n'est ainsi, sous les apparences d'une grande « sévérité envers soi-même », qu'une indéfinie récrimination au cours de laquelle il expulse et projette hors de lui, sous la forme d'une opprimante causalité, sa propre intention d'impuissance et de démission. (Jeanson, 1948, p. 2137)

Tout l'édifice de la « sévérité envers soi-même » construit par Du Bos est ainsi détruit. Même la lucidité et la profondeur de l'analyse psychologique de Constant, tant de fois vantées

par tant de critiques, sont condamnées par Jeanson. La prise de conscience se manifestant chez Constant par le dédoublement de la personnalité, ce phénomène est accusé de morceler les composantes de l'existence plutôt que de les rassembler dans un projet de vie :

D'une façon générale, il fuit systématiquement tout ce qui pourrait le rendre à lui-même, exiger de lui qu'il se ressaisisse et s'unifie dans une sorte de serment, dans la fidélité jurée à quelque invention que ce soit : et le meilleur procédé consiste évidemment à se tenir sans cesse à distance de soi, face à soi-même, assistant à sa propre existence comme on assiste à un spectacle. (Jeanson, 1948, p. 2135)

De la sorte, toutes les attitudes de repentir que Du Bos avait cru voir dans le comportement de Constant comme une réaction à la douleur qu'il engendrait chez l'autre ne sont, pour Jeanson, qu'un moyen de fuir ses responsabilités. C'est ainsi que s'inscrivant en faux contre l'affirmation de Du Bos qui louait Constant de porter sa responsabilité dans ses sentiments plutôt que dans ses actes, Jeanson déclare :

Nous dirions plus volontiers, pour notre part, que c'est son artifice suprême d'en exclure les actes, pour ne plus se tenir que *coupable* sur le plan des sentiments. Constant, en effet, préfère se dire : « C'est ma faute », pour ne pas se dire : « Il faut faire quelque chose. » Il se sauve du devoir d'exister et d'orienter son comportement à l'égard d'autrui, il liquide sa responsabilité par un romantisme de la culpabilité : il est l'être qui ne peut éviter de faire souffrir les autres autour de lui, et l'on ne saurait manquer d'admirer son attitude, en le voyant s'en faire à tout moment le douloureux reproche. (Jeanson, 1948, p. 2144)

La mauvaise conscience de Constant n'est donc au fond que de l'irresponsabilité. L'auteur d'*Adolphe* préfère fuir la douleur d'autrui plutôt que l'affronter :

(...) redoutant de faire souffrir, il ne fait rien pour mettre fin à sa souffrance ou à celle d'autrui, et ce qu'il veut, au fond, ce n'est que dégager sa responsabilité en n'adoptant aucune attitude : bien sûr, il ne « brave » pas la douleur, mais il l'admet comme le climat de son existence. (Constant, 1948, p. 2146)

La religion de la douleur développée par Constant le dispense en réalité de souffrir pour autrui et de remédier à la douleur. La pitié que Du Bos croyait partie intégrante de chaque fibre de l'être constantien n'est, en fin de compte, qu'un paravent à l'égoïsme profond de Constant. *Adolphe* ne trouve d'ailleurs sa raison d'être qu'en tant que couverture de cet égoïsme. Pour Jeanson,

c'est l'ensemble du roman qui va lui servir à liquider le reproche d'égoïsme, en faisant intervenir à chaque page la pitié, la compassion, la souffrance qui seront le lot d'Adolphe dans ses rapports avec autrui. (Constant, 1948, p. 2138)

Même si ces deux critiques ne font que reproduire les positions de l'école de pensée à laquelle chacun appartient - Du Bos, converti à la foi catholique, ne peut s'empêcher de voir

dans la personnalité de Constant un exemple de charité chrétienne tandis que Jeanson, en digne adepte de l'existentialisme sartrien, est bien forcé de condamner l'attitude de Constant face au monde en invoquant sa mauvaise foi -, leurs positions respectives sont tout à fait représentatives des deux tendances extrêmes et divergentes de la critique constantienne durant une bonne partie du XX<sup>e</sup> siècle. Mais que l'on considère Constant/Adolphe comme un saint ou un monstre de vanité, ces deux tendances de la critique constantienne, apologétique ou diffamante, se rejoignent dans le fait qu'elles prennent pour argent comptant l'adéquation parfaite d'Adolphe avec Benjamin Constant. Ce parti pris commun sert de base pour juger l'homme à partir de son émanation littéraire afin d'élaborer des appréciations morales, positives ou négatives.

Sans remettre en cause le caractère autobiographique du roman de Constant, le débat institué dans le texte même entre respect pour la douleur et pose orgueilleuse mérite cependant d'avoir d'autres assises et d'autres débouchés que des considérations biographiques et morales. Une tentative en ce sens a été faite par Béatrice Didier qui pose comme fondement à sa réflexion qu'

*Adolphe* est le roman de la douleur de l'autre – obsédante, paralysante – bien plus que de la pitié envers cette autre. (Didier, 1968, p. 79)

Un terme ayant des connotations aussi morales que la pitié est évacué de la réflexion au profit de la douleur, car l'altruisme dans lequel Du Bos voyait la plus grande qualité de Constant et d'Adolphe cache une disposition secrète pour l'autre : sous l'aspect de la charité causée par la douleur d'autrui, il y a une inclination d'esprit toute différente :

la vérité, c'est que le héros ne peut se détacher de ce fascinant spectacle de la souffrance de sa chère victime. Ce qui ne l'empêche pas d'en souffrir et très sincèrement. En souffrant d'elle, il en jouit davantage. (Didier, 1968, p. 83)

Sous les apparences de la pitié, il faut donc voir aussi le sadisme d'Adolphe, sa délectation de la souffrance infligée à Ellénore. Mais ce plaisir de faire et de voir souffrir l'autre apporte à Adolphe bien plus qu'une simple jouissance :

Il fait souffrir, mais par *sympathie*, il est victime aussi, c'est-à-dire bourreau de lui-même. De sorte que la souffrance qu'il provoque devient le moyen de prendre conscience à la fois d'autrui et de soi-même, de sortir de cette léthargie, de cette absence à soi et au monde qui menaçait Adolphe. (Didier, 1968, p. 83)

La douleur de l'autre est un moyen pour Adolphe de sentir son existence : individu qui, au début du roman, était indifférent à tout et trouvait « qu'aucun but ne valait la peine d'aucun effort » (Constant, 1957, p. 15), il découvre, dans la pitié qu'il éprouve chez elle en ne se décidant pas à rompre, une occupation à sa vie et la preuve qu'il existe. Mais cette relation sadique doit nécessairement avoir une fin tragique : la mort, qu'Adolphe ne peut d'ailleurs donner volontairement à Ellénore à cause du plaisir qu'il obtient en la faisant souffrir, mais que la nature offrira comme aboutissement à la souffrance d'Ellénore :

C'est à cette issue dramatique qu'aboutit inévitablement le double plaisir d'Adolphe, ce plaisir de faire souffrir (de ne jouir que grâce à la souffrance de l'autre) et ce plaisir de la compassion, qui est un raffinement, puisqu'il permet une étrange identification à la victime. (Didier, 1968, p. 84-85)

La mauvaise conscience qui, pour Jeanson et Du Bos, était une douleur insupportable, devient, pour Béatrice Didier, un vif plaisir. Le plaisir de faire souffrir et le plaisir de voir souffrir expliquent les atteroiements sans nombre qui empêchent la rupture et justifient les si longues descriptions de la douleur d'autrui, car ces descriptions sont un moyen pour leur auteur de se prouver qu'il existe.

Plusieurs éléments développés dans l'article de Béatrice Didier corroborent l'étude de l'expression de la douleur qui vient d'être faite et poussent à attribuer un certain crédit à cette interprétation d'*Adolphe* sous la lumière du sado-masochisme. Le fait que la douleur engendre la mauvaise conscience sous forme de pitié et qu'elle se substitue à la mauvaise conscience ; l'affirmation suivant laquelle Adolphe souffre tout autant qu'Ellénore ; enfin le rappel que la durée de la relation entre les deux amants n'a pu que les enchaîner dans une relation inextricable montrent bien que le débat doit se porter sur un autre plan que le jugement moral. C'est justement le facteur temporel, dans l'écoulement de sa durée, qui est décisif pour déterminer le rôle de la douleur car si d'une part Adolphe s'ennuie et que d'autre part la relation si intenable des deux amants dure plus de trois ans, on comprend pourquoi Adolphe fait souffrir Ellénore. Ne déclare-t-il pas au début du récit :

Je portais au fond de mon cœur un besoin de sensibilité dont je ne m'apercevais pas, mais qui, ne trouvant point à se satisfaire, me détachait successivement de tous les objets qui tour à tour attiraient ma curiosité. (Constant, 1957, p. 15) ?

Au cours de sa relation avec Ellénore, il a trouvé dans leur souffrance commune une raison de se désennuyer, de remplir son temps qui autrefois brillait par sa vacuité, dût sa quiétude en pâtir. Son désarroi à la fin du roman s'explique nommément par le fait que « nul



ne (lui) disputait (s)on temps ni (s)es heures » (Constant, 1957, p. 79). Par la souffrance de l'autre, qui le fait souffrir tout autant lui-même, Adolphe se sent enfin exister, l'existence qui n'avait aucun but en acquiert un. Qui plus est, en causant de la douleur et en souffrant lui-même de sa cruauté, Adolphe fait plus qu'exister, il acquiert son identité. Il a trouvé dans la souffrance d'Ellénore et dans la sienne propre un moyen de s'identifier à lui-même et au monde qui l'entoure.

Transposées sur un autre plan, celui du lecteur, ces considérations sur la douleur rendent compte de l'intérêt pour l'œuvre. Dans la mesure où l'action s'articule précisément autour de la souffrance d'Ellénore, toute l'attention du lecteur se portera sur les tourments de cette dernière. Tout comme Adolphe, par les yeux de qui les faits sont rapportés, le lecteur entretient une relation sado-masochiste avec l'héroïne : au plaisir de voir souffrir l'amante s'associe le désarroi mêlé de pitié qui pousse à poursuivre la lecture. Il s'agit donc d'un plaisir pervers résultant de la narration adroite des affres d'Ellénore. Une fois enclenché, le récit est mené de façon telle que la curiosité pousse le lecteur à aller jusqu'au bout afin de voir jusqu'où peut mener la cruauté du narrateur. Ce voyeurisme littéraire repose sur le mécanisme de l'identification qui n'est possible que parce que le récit est pris en charge par Adolphe. S'identifiant, au moins partiellement, au narrateur en raison du fait que le récit est rendu à la première personne, le lecteur est plongé dans la souffrance morale de ce dernier. Dès lors, il ne peut manquer d'adopter le point de vue d'Adolphe fait à la fois de compassion, d'égoïsme et de cruauté.

## **Bibliographie**

Constant, B., (1957) : *Œuvres*. Gallimard, Paris.

Didier, B., (1968) : Adolphe ou le double plaisir. *Europe*, 467, pp. 79-85.

Du Bos, C., (1946) : *Grandeur et misère de Benjamin Constant*. Corrêa, Paris.

Jeanson, F., (1948) : Benjamin Constant ou l'indifférence en liberté. *Temps Modernes*, 33,3, pp. 2128-2153.